

# George Orwell : Big Brother vous regarde

Qui ne connaît la « double-pensée », « Big Brother », le « télécran », la « Police de la Pensée », les « Deux Minutes de la Haine » ? Qui ignore ce slogan : « Tous les animaux sont égaux, mais certains sont plus égaux que les autres » ? Bref, qui n'a pas déjà employé, dans une situation d'oppression mentale insupportable, l'adjectif « orwellien », du nom de l'écrivain George Orwell, mort le 21 janvier 1950 ?

## « Notoirement méconnu »

George Orwell reste encore, selon la forte expression créée par Alexandre Vialatte, « notoirement méconnu ». D'un côté, son *Homage to Catalonia*, en soixante ans d'existence, ne s'est jamais vendu à plus de cent exemplaires par an. De l'autre, *Animal farm* (*La ferme des animaux*) et *Nineteen Eighty-Four* (1984) ont dépassé chacun les quinze millions d'exemplaires vendus. C'est dire combien une telle œuvre est riche d'ambiguïtés, et susceptible des plus dangereux contresens.

De son véritable nom Éric Blair, George Orwell (1903-1950), petit-fils d'un prêtre anglican, fils d'un fonctionnaire à la section Opium de l'Empire des Indes, lui-même ancien policier en Birmanie, a laissé une œuvre foisonnante, d'une richesse littéraire et d'une lucidité intellectuelle exceptionnelles. Sa *Ferme des animaux*, en particulier, fable étonnante sur l'inévitable perversion de l'utopie politique, reste un classique de la littérature.

Ne pouvant en quelques pages plonger au cœur d'une telle pensée, nous voudrions très simplement évoquer trois aspects du totalitarisme mis en valeur par Orwell dans son ouvrage le plus connu et le plus important, *Nineteen Eighty-Four*, en français *1984* (Folio-Gallimard). Totalitarisme car, comme l'a noté Orwell lui-même dans *Why I Write* (1946) : « Chaque ligne de travail sérieux

que j'ai écrite depuis 1936 a été rédigée, directement ou indirectement, contre le totalitarisme ».

## **L'ignorance c'est la force**

Orwell voit d'abord, dans le totalitarisme, une altération profonde et systématique de la vérité et de l'objectivité des mots, des concepts, du langage humain. Il évoque, bien entendu, le mensonge classique, mais plutôt pour l'écarter. En effet, comme l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu, le mensonge direct est lui-même comme un hommage à la vérité.

Orwell rapporte encore au totalitarisme la propagande, dont il donne un très ironique exemple avec un manuel scolaire d'histoire, lequel évoque irrésistiblement les grandes tirades actuelles contre le racisme, le révisionnisme, le sexisme, l'homophobie, etc. S'y ajoutent les slogans simplificateurs, ainsi que la langue de bois, cette manière de rabâcher des phrases irréelles. Orwell consacre d'ailleurs plus de quarante pages, sous le titre de *Théorie et pratique du collectivisme oligarchique*, à un pastiche de tous les *Petit livre rouge* et autres *Histoire du Parti communiste d'Union Soviétique* qui furent la lecture quotidienne et obligatoire de millions d'hallucinés.

Mais la réflexion d'Orwell sur l'altération de la vérité va beaucoup plus loin que la description de ces procédés grossiers. Il envisage une falsification systématique de l'Histoire. Celle-ci constitue d'ailleurs un des éléments-clés du roman, puisque Winston Smith, le héros, est employé au « Ministère de la Vérité » à réécrire continuellement les anciens numéros du *Times* pour les faire coïncider avec la vérité officielle du jour.

Comme il le remarque en décrivant son propre travail, « ce processus de continuelle retouche était appliqué, non seulement aux journaux, mais aux livres, périodiques, pamphlets, affiches, prospectus, films, enregistrements sonores, caricatures, photographies. L'Histoire tout entière était un palimpseste gratté et réécrit aussi souvent que c'était nécessaire ».

On songe, bien entendu, à ces nouvelles techniques informatiques de traitement des images et de diffusion de

l'information qui rendent totalement virtuels les rapports avec la réalité objective.

Dans le même ordre d'idée, on peut relever cette notion d'une guerre à la fois omniprésente (l'Oceania est continuellement en guerre avec les empires voisins) et invisible, puisqu'on ne croise jamais les soldats, les armes, les blessés et les morts qu'à travers des images. Comment n'y pas contempler une prophétie saisissante des guerres « propres », « électroniques », « zéro défaut » auxquelles nous avons assisté en Irak, en Serbie ou ailleurs ?

L'objectif du Parti est d'aboutir au processus de « double-pensée », ce mode de raisonnement schizophrénique qui permet de connaître et de ne pas connaître, d'admettre une pensée et son contraire. Au stade ultime, la double-pensée aboutit au mentir-vrai, qui permet de tricher en toute conscience, d'effacer de la mémoire le souvenir même de son propre mensonge.

Pourtant, à terme, la double-pensée elle-même ne sera plus nécessaire, grâce à la mise en place progressive du novlangue. Au novlangue, Orwell consacre la seule note du récit (p. 14), cinq pages du texte (p. 77-83) et une importante annexe. Il y exprime toute sa théorie de l'altération de la langue comme altération de la pensée.

Ainsi que le note Syme, le spécialiste du novlangue : « Le novlangue est la seule langue dont le vocabulaire diminue chaque année. (...) Ne voyez-vous pas que le véritable but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? A la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée, car il n'y aura plus de mot pour l'exprimer ». La dégradation actuelle du langage nous avertit donc des progrès effrayants du totalitarisme.

## **La liberté c'est l'esclavage**

La maîtrise du « champ conceptuel » (idées, mots, littérature, Histoire) est une étape importante, mais elle est loin d'être suffisante. Orwell remarque que l'homme n'est pas un pur esprit, que le corps pourrait échapper à ce conditionnement idéologique. Pour s'assurer la possession de l'homme, il convient

d'obtenir aussi la maîtrise de son corps, de ses sens et de ses émotions.

Orwell sait que les objets extérieurs sont un prolongement de l'homme, une expression de sa personnalité. Il décrit donc un monde de produits totalement standardisés, fabriqués en série, d'une qualité esthétique médiocre et « lancés » dans le public par des procédés publicitaires industriels. Le premier crime de Winston Smith sera d'ailleurs de s'attacher à des objets anciens d'une certaine qualité : « Tout ce qui était ancien, en somme tout ce qui était beau, était toujours vaguement suspect ».

Orwell a concédé, dans son roman « d'anticipation », une seule réalisation technique : le télécran. Il s'agit d'un symbole plus que d'un objet réel (que les actuels moyens de surveillance, notamment électroniques, tendent cependant à faire entrer dans la réalité).

Le télécran permet de voir, comme une télévision, mais il permet en même temps d'être vu, comme une caméra. Or les télécrans sont implantés partout. Autrement dit, la surveillance est, sinon permanente, du moins possible à tout instant. « Le son du télécran pouvait être assourdi, mais il n'y avait aucun moyen de l'éteindre complètement. Naturellement, il n'y avait pas moyen de savoir si, à un moment donné, on était surveillé ».

Mais l'intrusion dans l'intimité, par le télécran, n'est pas suffisante : il reste des domaines qui échappent à cette surveillance, et d'abord les relations familiales. Le totalitarisme va donc s'immiscer dans le choix du conjoint : « Tous les mariages entre membres du Parti devaient être approuvés par un comité appointé et, bien que le principe n'en eût jamais été clairement établi, la permission était toujours refusée quand les membres du couple donnaient l'impression d'être physiquement attirés l'un vers l'autre ».

A l'intérieur de l'institution familiale, le totalitarisme manipule le maillon le plus faible, à savoir les enfants : « Il était presque normal que des gens de plus de trente ans aient peur de leurs propres enfants. Et ils avaient raison. Il se passait, en effet, rarement une semaine sans qu'un paragraphe du *Times* ne relatât comment un petit mouchard quelconque ("enfant héros", disait-

on) avait, en écoutant aux portes, entendu une remarque compromettante et dénoncé ses parents à la Police de la Pensée ».

Ce viol de l'intimité familiale demeure toutefois imparfait : il reste des émotions, des sensations si profondes qu'elles échappent à toute surveillance. C'est le cas, notamment, de l'acte sexuel et de tout ce qui s'y rapporte. Ici, la pensée d'Orwell est, au-delà d'aspects apparemment choquants, d'une grande subtilité.

### **Même la « vertu » est l'œuvre du Parti**

Dans l'Océania, la société est divisée en deux classes : le Parti et les prolétaires. Pour les membres du Parti, le contrôle de la vie sexuelle se fait dès l'enfance, par un endoctrinement antisexuel, dont le symbole est la « Ligue Anti-Sexe des Juniors ». Arrivés à l'âge de se marier, les membres, soit restent célibataires pour se consacrer entièrement au Parti, soit, comme nous l'avons dit, se marient sous le contrôle du Parti.

Mais l'intimité conjugale est entièrement dominée par l'idéologie nataliste du Parti : Winston Smith décrit sa femme Catherine devenue totalement frigide sous l'influence de la propagande mais, pourtant, obligeant son mari à remplir « notre devoir pour le Parti ».

Les prolétaires, au contraire, sont confortés dans une vie morale dégradée. « Il existait, au Ministère de la Vérité, toute une suite de départements spéciaux qui s'occupaient, pour les prolétaires, de littérature, de musique, de théâtre et, en général, de délassement. Là, on produisait des journaux stupides qui ne traitaient presque entièrement que de sport, de crime et d'astrologie, des petits romans à cinq francs, des films juteux de sexualité, des chansons sentimentales composées par des moyens entièrement mécaniques. Il y avait même une sous-section entière (appelée, en novlangue, Pornosec) occupée à produire le genre le plus bas de pornographie ».

Produits standardisés, regard omniprésent du télécran, contrôle de la vie conjugale, sentimentale et sexuelle : à l'arrivée, comme le note Smith, « vous ne possédiez rien, en dehors des quelques centimètres cubes de votre crâne ».

Mais cela encore est insupportable au totalitarisme : il lui faut régner même en nous, arracher notre consentement. « Nous amenons l'hérétique à nous, pas seulement en apparence, mais réellement, de cœur et d'âme. Avant de le tuer, nous en faisons un des nôtres ».

Julia, l'amie de Smith, est au-delà de toute idéologie : elle devra donc être lobotomisée (p. 408). En revanche le héros, qui participe peu ou prou à l'idéologie, sera longuement « rééduqué » au « Ministère de l'Amour ». Cela se terminera par la reddition intellectuelle et affective de Smith, résumée par la dernière phrase : « La lutte était terminée. Il avait remporté la victoire sur lui-même. Il aimait Big Brother ».

## **La guerre c'est la paix**

Contrôle de l'esprit, contrôle du corps : dans quel but ? Pourquoi le totalitarisme ? Il est facile d'expliquer les anciennes dictatures. On veut le pouvoir pour l'argent qu'il procure, pour le plaisir sensuel dont il ouvre les portes, pour la gloire vaniteuse dont il est la condition ou, plus foncièrement, pour l'ivresse du pouvoir lui-même. Mais ce qui est frappant dans le communisme, par exemple, c'est qu'il ne procure que fort mal ces ingrédients des trois concupiscences. Quel est donc le ressort intime du totalitarisme ?

Orwell décrit un monde où les hommes vivent dans la peur d'être dénoncés, dans la haine d'ennemis imaginaires et dans la lâcheté vis-à-vis des personnes qu'ils côtoient, sentiments provoqués par le pouvoir et que symbolisent les « Deux Minutes de la Haine ». On pourrait imaginer qu'il s'agit de « diviser pour régner ». Mais cette explication est insuffisante. Par exemple, dans la troisième partie du livre, O'Brien, de la Police de la Pensée, connaît déjà les crimes de Smith : pourquoi alors cet acharnement à le torturer ?

Au cœur des fabuleux dialogues entre O'Brien et Smith, se trouve une réflexion sur le pouvoir. « Pour quel motif voulons-nous le pouvoir ? » demande O'Brien. Smith répond naïvement : « Vous nous gouvernez pour notre propre bien, parce que les

êtres humains ne sont pas capables de se diriger eux-mêmes ». O'Brien rejette cette réponse : « Le Parti recherche le pouvoir pour le pouvoir, exclusivement pour le pouvoir. Le bien des autres ne l'intéresse pas. Il ne recherche ni la richesse, ni le luxe, ni une longue vie, ni le bonheur ».

Pourtant, la seule ivresse (classique) du pouvoir est insuffisante : le pouvoir, d'après Orwell, est désiré par le totalitarisme seulement en tant qu'il peut faire mal aux autres, en tant qu'il écrase, qu'il avilit.

« Comment un homme s'assure-t-il de son pouvoir sur un autre ? demande O'Brien. En le faisant souffrir. Le pouvoir est d'infliger des souffrances et des humiliations. Le pouvoir est de déchirer l'esprit humain en morceaux que l'on rassemble ensuite sous de nouvelles formes que l'on a choisies. Commencez-vous à voir quel sorte de monde nous créons ? Un monde de crainte, de trahison, de tourment. Un monde d'écraseurs et d'écrasés, un monde qui, au fur et à mesure qu'il s'affinera, deviendra plus impitoyable. Le progrès dans notre monde sera le progrès vers plus de souffrances. Il n'y aura plus de rire que le rire de triomphe provoqué par la défaite d'un ennemi. Il n'y aura ni art ni littérature, ni science. Il n'y aura aucune distinction entre la beauté et la laideur. Il n'y aura ni curiosité ni joie de vivre. Mais il y aura toujours l'ivresse croissante du pouvoir. Si vous désirez une image de l'avenir, imaginez une botte piétinant un visage humain... éternellement ».

Il est évident qu'une telle réalité du totalitarisme ne correspond plus à une pensée simplement humaine. Ce qu'Orwell nous décrit est proprement diabolique, et le monde que propose O'Brien est au sens précis du terme infernal.

A cause de son agnosticisme, le génial auteur de *1984* ne pouvait l'exprimer, mais il l'a pourtant senti : le totalitarisme est au-delà du simple vice, il est l'état d'esprit même de Lucifer. C'est la haine de la créature. Le totalitarisme n'est donc pas une réalité simplement politique et humaine (comme les dictatures classiques), il est une tentative métaphysique et transhumaine, l'irruption de l'Enfer sur terre.

Et cette descente infernale est un signe, selon ce que nous dit l'Apocalypse : « Malheur à la terre et à la mer, parce que le Diable

est descendu vers vous avec une grande colère, sachant qu'il ne lui reste que peu de temps » (Ap 12, 12).

### « On arrive bientôt à 1984 »

On peut se demander pourquoi l'auteur a intitulé son ouvrage *1984*. Les exégètes d'Orwell s'accordent aujourd'hui pour remarquer que le roman fut écrit en 1948. 1984, par l'inversion des deux derniers chiffres, signifie donc le retournement de 1948, l'envers du décor, une possibilité présente mais non encore pleinement réalisée.

Le totalitarisme se construit sous nos yeux, même s'il n'a pas atteint sa plénitude.

Et Orwell a pressenti la situation actuelle en une phrase qui le classe parmi les plus lucides prophètes de notre siècle : « Si j'avais écrit mon livre aux États-Unis, j'aurais sans doute choisi *Américanisme* ou *100 % américain* ». Nous y sommes donc arrivés. « Il suffit de fermer les yeux. C'est de l'autre côté de la vie ».